

Le *Quentin Durward*, de M. Gevaert, vient de remporter à l'Opéra-Comique un de ces brillants et bruyans succès qui font, six mois durant, la vogue et la fortune d'un théâtre. Le poème est intéressant, la musique pleine de vigueur et de verve, la mise en scène d'un luxe historique qui fait honneur à la nouvelle direction. C'est l'œuvre la plus importante que, depuis *l'Etoile du Nord*, l'Opéra-Comique ait représentée.

Vous connaissez d'avance les personnages du livre: c'est le roman de Walter Scott coupé en dialogue et mis en couplets. Louis XI, Quentin Durward, le comte de Crève-cœur [Crève-cœur], Lesly, Tristan, Isabelle de Croy [Croye] y jouent leur rôle et y chantent leur partie. – Passe encore pour ces derniers personnages, mais Louis XI chantant des duos et des refrains d'opéra-comique, cela ne laisse pas que d'étonner au premier abord. On ne serait pas plus surpris de voir Philippe II donner un boléro. Le tyran n'est pas musical de sa nature, et Louis XI est le *poncif* du tyran. Cependant – en admettant même son profil officiel – le vieux monarque n'est pas tragique tout d'une pièce; si le caractère est terrible, l'enveloppe est risible, et cette sombre figure fait parfois de bien drôles grimaces. Il y a en lui du Géronte et du Malade imaginaire, le tout mélangé d'Harpagon et de Père Sournois. Il est laid, cagneux, rabougri; il traîne cahin-caha ses chausses de laine noire; son vieux chapeau gras, ourlé de médailles de plomb, le coiffe à la façon d'un épouvantail; son surtout de futaine à fourrure teigneuse lui donne l'air d'un vieux renard sorti demi-pelé de maint piège. Il a des jurons de prêtre, des malices de vieille femme, des laderies d'argentier; il aime fort, ainsi que l'attestent les *Cent nouvelles nouvelles*, le propos salé, la facétie, la goguenardise et tous ces joyeux devis qui n'éclatent à l'aise qu'entre la poire et le fromage des tables bourgeoises. Il tremble sous la lancette de Coictier comme Argan devant la scringue de M. Purgon. – Tout compte fait, le roi Louis XI peut chanter des airs d'opéra-comique aussi bien que *l'Avocat Patelin* et le *Cassandra* du *Tableau parlant*.

La toile se lève sur le village de Plessy-les-Tours [Plessis-les-Tours]. A droite, une auberge; à gauche, un cabaret, qui se regardent à travers de grands arbres, auquel le voisinage du terrible château donne un aspect de potences. Sur le premier plan campe un tribu de Bohêmes, dans les attitudes pittoresques du sommeil à la belle étoile. Le chœur matinal du camp réveillé est d'une ironie bizarre et charmante. Ils raillent Tristan et sa corde; le gibier se moque du chasseur, qui n'est pas levé, en faisant la cour à l'aurore, comme Janot lapin a « parmi le thym et la rosée ». En quelques notes, le musicien a esquissé l'insouciance presque animale de cette peuplade étrange qui semble tombée d'une autre planète sur la terre, tant elle la traverse indifféremment. Vous diriez une roulade des ces oiseaux-moqueurs qu'on n'entend que dans les savanes. – L'air de *Quentin Durward* entrant, armé de son épieu montagnard, respire l'allégresse de la jeunesse en voyage. – Le roi survient, flanqué de Tristan, et il invite à déjeuner le jeune Ecossais. Les couplets à l'adresse du duo de Bourgogne, que le vieux Sire entonne au dessert, ont la saveur du sol gaulois. On ne pouvait mieux rendre l'accent caustique de la sagesse bourgeoise raillant le chevalier téméraire – Sancho-Pança narguant Don Quichotte ne fredonnerait pas autrement. – Le finale a enlevé la salle; c'est le chœur de la garde écossaise buvant le vin en France à la partie absente. Toast viril et tendre, dont le rythme expressif décroît comme le chant d'un clan circulant dans un sentier de montagne.

Au second acte, nous sommes dans la grande salle du château de Plessy [Plessis]. L'inspiration du compositeur languit aux premières scènes; le grand air d'Isabelle de Croy [Croye] n'a rien de saillant: c'est la déclaration d'amour officielle que toutes les princesses d'opéra adressent à leur prétendant. Le duo qui suit est un duo bien fait, et rien de plus; ce n'est pas assez. Mais la ballade de *Quentin*, invité par

le roi à chanter un air de son pays, a du mouvement et de la couleur. Ici encore l'acte marche *crescendo*, et il aboutit à un finale magnifique. Le comte de Crèvecœur [Crève-cœur], revêtu de son armure d'acier doré, vient porter à Louis XI, siégeant sur son trône, le cartel du duc de Bourgogne. En signe de défi, il ôte son gantelet et le jette aux pieds du roi. Quentin le ramasse; la garde écossais brandit ses lances; les chevaliers bourguignons dégainent leurs épées. – Il y a là un moment d'éclat et de fracas que la musique exalte jusqu'à l'héroïsme. Cela débute par le récitatif solennel de la sommation du Comte; puis retentissent, avec un bruit d'armes tirées du fourreau, les menaces des deux partis aux prises, et parmi ce tumulte guerrier, la provocation de Quentin, relevant le gantelet du comte, se détache comme un combat singulier sur le devant d'une mêlée. C'est une grande scène, largement traitée, et digne en tout point, par la pompe du spectacle et la puissance de l'exécution de l'opéra héroïque.

Le troisième acte nous conduit dans un cabaret des faubourgs de Liège. Il y a là un air à boire, chanté par des archers, très bachique et très soldatesque. La romance de Crèvecœur [Crève-cœur] cœur contraste, par sa grâce amoureuse, avec cette chanson brutale: c'est une belle fille pure et voilée qui pleure dans un corps de garde. – Mais le chef-d'œuvre de l'acte, le morceau de maître de la partition, est le trio de Lesly, de Quentin et de Crèvecœur [Crève-cœur] partant pour la chasse du Sanglier des Ardennes, - le comte de La Mark [la Marck]. – La main d'Isabelle doit être le prix du vainqueur. – Cette mâle fanfare de voix vaillantes fait battre aux champs les applaudissements; c'est la *Marseillaise* de la chevalerie.

Le dernier tableau représente l'entrée de Louis XI dans la ville de Liège. – Cohue pittoresque de seigneurs, d'hommes d'armes et de populaire foisonnant dans un carrefour à pignons pointus; - une page de vieille chronique prenant le souffle et la vie.

M. Gevaert est un Flamand de l'école de Rubens. Sa musique active et verveuse me rappelle ces kermesses du maître où tout bondit, où tout roule, où les chairs éclatent de santé. La rêverie ne lui va pas; la passion chez lui n'a rien de profond ni de tendre, mais il exprime avec une verve singulière la gaîté, le courage, l'entrain communicatif des voix rassemblées. Si la mélodie de M. Gevaert est parfois vulgaire, l'orchestre reste toujours franc, clair, riche, ingénieux, admirablement sonore. C'est d'un bout à l'autre une fête carillonnée d'instuments.

L'exécution est satisfaisante. Faure donne de sa belle voix ronde et pleine, dans le rôle de Crèvecœur [Crève-cœur], comme un chasseur de son cor. – Couderc, grisé en Louis XI, est un portrait et non une caricature historique. La petite voix maigre de Jourdan atteint presque un rôle beaucoup plus haut qu'elle. Ce n'est pas l'ardeur qui manque à M<sup>lle</sup> Boulart, c'est la force; elle fait de son mieux, et ce mieux est souvent très bien.

J'ai dit le succès; il inaugure avec éclat une direction qui a fait en grand ses preuves d'initiative et de goût. L'Opéra n'a pas eu de plus magnifique directeur que M. Nestor Roqueplan. *L'Enfant prodigue*, le *Prophète*, le *Juif errant*, la *Jérusalem* resteront comme les types de la mise en scène élevée à son plus haut degré de splendeur. Artiste jusqu'au bout des ongles, M. Roqueplan apporte aux choses de théâtre ce tact exercé qui agrandit l'ensemble et perfectionne les détails. Il cherche et il trouve; il a la hardiesse qui frappe les grands coups, et l'habileté qui en assure le succès. Personne ne sait mieux que lui révéler un talent, deviner un avenir, mettre une renommée en lumière. Son esprit, - un des plus exquis de ce temps, - devient un bon sens supérieur lorsqu'il l'applique aux réalités. L'expérience ne lui a pas appris

**LA PRESSE, 28 mars 1858, p.1.**

la routine, mais l'initiative. L'Opéra-Comique ne pouvait tomber en de meilleures mains.

**LA PRESSE, 28 mars 1858, p.1.**

Journal Title:	LA PRESSE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	28 March 1858
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	None
Year:	23
Series:	None
Issue:	Dimanche soir 28 mars
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	Théâtres
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>Quentin Durward</i> , opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert.
Signature:	None
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page
Cross-reference:	None